

Tout de même, il ne manque pas de culot, ce centurion de Capharnaüm ! Rendez-vous compte : son serviteur est malade, sans doute au plus mal, peut-être déjà à l'agonie. Et lui, que fait-il ? Il va demander sa guérison à Jésus de Nazareth !

Hola ! Pas si vite, mon bon ami ! Avez-vous, au préalable, regardé dans la table de nuit pour voir si votre serviteur n'avait pas laissé de directives anticipées concernant sa fin de vie ? Etes-vous allé vous renseigner auprès de l'antenne locale de l'association si bien-nommée : « Droit de mourir dans l'indignité » ? Vous êtes-vous informé de l'avancée des lois sur l'euthanasie au pays d'Israël ?

Non, dans son innocence, le centurion a pris le chemin de Jésus : il s'est dit que, devant un malade, il n'y avait pas d'autre choix que d'essayer de le soigner - par tous les moyens possibles ; qu'en présence d'un frère, souffrant atrocement, il n'y avait pas d'autre option que de chercher à le soulager ; que la mort provoquée – arrachement brutal d'une âme à son corps, ultime violence métaphysique infligée à une personne humaine – ne pouvait être la solution.

Et vous avez eu raison, cher centurion ! c'est la charité véritable qui a guidé votre démarche. Ce soldat romain, en poste de Capharnaüm, n'est d'ailleurs pas le seul centurion que nous croisons dans les pages du Nouveau Testament. Mais il est frappant de remarquer – constat qui réjouira les militaires de notre assemblée dominicale ! – qu'à chaque fois, le centurion, dans les Evangiles comme dans les Actes des Apôtres, apparaît comme un porte-voix de la conscience éclairée par la vérité. Par définition, en effet, ce soldat de l'armée de Rome, ce serviteur de l'empereur, cet occupant en terre d'Israël n'est pas juif de naissance. Il n'a pas été élevé dans la Loi de Dieu ; il n'a pas grandi selon les traditions des Hébreux ; il n'a pas été nourri des paroles et des hauts faits de YHWH. Pour se diriger, il dispose surtout des lumières de sa conscience.

Ainsi du centurion Corneille à Césarée Maritime : avant même sa rencontre avec l'apôtre saint Pierre, il a déjà délaissé le culte des idoles ; il adore le Dieu unique, cherche à faire le bien autant qu'il le peut.

Ainsi du centurion du Golgotha : attentif à la noblesse du crucifié, frappé par son cri puissant, bouleversé par tous les signes cosmiques qui accompagnent sa mort douloureuse, il ne se refuse pas à proclamer ce que lui murmure sa conscience, éclairée par toutes ces preuves éclatantes : « Celui-là était bien Fils de Dieu. »

Ainsi, enfin, de notre centurion de Capharnaüm : lui, l'officier de l'armée d'occupation, il aurait pu ne ressentir que mépris pour ce serviteur, si facile à remplacer dès le lendemain de son décès ; il aurait pu craindre que ses hommes ne le jugent faible et fou, d'accomplir cette très humble, presque humiliante, démarche pour un simple domestique auprès – qui plus est ! - d'un Rabbi juif. Mais sa conscience, éclairée par la vérité, a tout emporté, devant l'atroce souffrance de ce frère en humanité.

Une conscience libre et indépendante face aux considérations extérieures et aux pressions sociales ; une conscience droite et honnête qui ne se dérobe pas devant les exigences de la vérité. Voilà le point d'équilibre qui fait la vraie noblesse de l'homme et lui permet de vivre dans une communauté où tous partagent le même sens de la vie humaine. Oui, la conscience de l'homme est libre : libre face au conformisme de la pensée ambiante, qui se révolte à la vue de ces personnes vulnérables et diminuées qui nous ramènent tous à notre propre fragilité et à notre certaine mortalité ; libre face aux manipulations et au chantage affectif qui voudraient que « s'opposer à l'euthanasie » soit synonyme d'indifférence et de cruauté à l'égard des souffrances du malade... et même libre face aux calculs de la Sécurité Sociale et des mutuelles qui voient dans la libération annoncée de centaines de lits une économie on ne peut plus substantielle et une fluidification bienvenue de l'accueil de nos aînés, toujours plus nombreux.

Face à toutes ces forces extérieures, la conscience, notre conscience, comme celle du centurion de Capharnaüm, doit rester libre. En revanche, elle n'est pas libre face à la vérité. Et c'est toute l'ambiguïté du discours contemporain qui voit dans le choix individuel l'alpha et l'oméga de toute existence digne et humaine. « C'est son choix ! » : tel est le mantra qui tombe comme un couperet et interdit, par le fait, toute réflexion, tout dialogue, toute recherche de la vérité. Mais on ne peut pas mettre au vote, on ne peut pas laisser à l'option de chacun ce qui structure notre humanité commune... Propos choquants, à contre-courant de ce que nous avons toujours appris, de ce que nous entendons à longueur de journée... et pourtant salvateurs ! S'il n'existe pas de normes communes à tous les hommes - des normes irrévocables, situées au-dessus des modes et des mentalités changeantes : comment pouvons-nous espérer bâtir une société et nous rassembler dans une communauté de destins ? Si la vie de l'innocent n'est plus inviolable, comment pouvons-nous espérer vivre en sécurité et en paix ? Si l'existence se mesure uniquement à des critères extérieurs d'autonomie, d'épanouissement, de confort, qui fixera le curseur ? Qui ira encore sauver un homme qui se jette d'un pont, raisonner un voisin aux pensées suicidaires, réanimer un patient dans le coma, l'estomac bourré de médicaments ? Après tout... « c'est son choix ! »

Le centurion l'avait déjà compris il y a bientôt deux mille ans : face à l'atroce souffrance, la seule issue est le soin, le soulagement, l'accompagnement fraternel. Dans le respect. Surprise ô combien réjouissante : nos sénateurs ont rejeté cette semaine, en première lecture, les articles de la loi touchant à l'euthanasie. C'est une première victoire mais ne relâchons pas notre effort : continuons à prier, continuons à parler autour de nous, continuons à faire connaître les témoignages édifiants de tous ceux qui œuvrent en soins palliatifs et qui nous crient qu'une autre voie est possible : certes coûteuse mais respectueuse des malades, respectueuse des soignants, respectueuse d'un véritable projet de société qui ne veut exclure aucun de ses membres les plus faibles. Respectueuse, enfin, de notre conscience dont la noblesse - comme celle du centurion - est de ne pas se dérober : ni devant la souffrance de son frère, ni devant la vérité qui nous rappelle que toute vie humaine innocente est sacrée. Je ne peux donc pas y mettre la main... pour y mettre le terme.